

PREMIER JOUR

Je n'ai jamais voulu gâcher un repas chez Guilène. C'est tellement beau. À quinze minutes à peine des embouteillages de la sortie ouest de Paris, où le dimanche vers midi toute l'énergie du quadragénaire consommateur se consume les mains crispées sur le volant d'un 4 × 4 neuf (déjà rayé) pour devancer de quelques misérables centimètres le voisin de la file de droite – un qui trépigne, mais dont pour rien au monde on ne croiserait le regard ; là, à une sortie d'autoroute de ces agitations trop petites pour ne pas les confondre avec la pollution atmosphérique qui les accompagne ; ici, c'est une table en teck qui domine une large prairie pentue fuyant vers une forêt en contrebas. Le chauffeur conquérant de son mètre carré d'asphalte a disparu. On enchaîne sur cette longue table collée à la maison massive, tapissée de lierre, entourée d'amis qui reprennent du vin, succombent pour le moelleux au chocolat, puis rient et somnolent plus ou moins, les yeux tournés vers le

pré. Le dernier arrivé surveille les enfants qui zigzaguent dans l'herbe. Les autres, bercés par les notes de jazz électronique s'échappant de la maison, chronométrent la poussée du lierre dans des poses sensuelles (parfois sensuelles, pas toujours) : bonheur total, un dimanche midi chez Guilène, près de Paris. Une de ces rares journées où peuvent resurgir, là, dans l'herbe, au pied du transat, deux ou trois raisons de se réjouir. Un de ces moments impossibles à bousiller sous prétexte que chaque découverte sur des groupes islamistes adeptes du terrorisme mondialisé m'a convaincu de l'inéluctable raclée qui nous attend.

Se resservir un verre de Cahors, poursuivre nos conversations faussement badines, un rien sérieuses, intenses mais peu bruyantes. Comme toujours Guilène a écouté son assemblée et, sitôt la conversation bifurquant vers la dernière actualité télévisée, elle a attaqué les questions essentielles tout en m'invitant à fondre sur le plateau de fromages, avec cet air de bourgeoise rebelle des Yvelines, aux traits autoritaires fréquemment contrés par des rictus espiègles. Ça a débuté, comme souvent, par un « alors mon petit Guillaume, dis-moi pour quelles raisons les islamistes... ».

Voyez-vous Sieglinde, tandis que prédominent dans les services de l'État des interrogations d'ordre logistique – une bombinette chimique, c'est possible dans

le métro parisien ? Et une mosquée clandestine, c'est facile à ouvrir ? – cet après-midi Guilène voulait juste sonder les motivations de ces engagements destructeurs dans lesquels se retrouvent des centaines de garçons. Un modèle de citoyen éclairé, Guilène, sans aucune spécialité pour la chose terroriste, une tête bien faite animée d'un bon sens critique. Mais bon sang, pour quelles raisons en sommes-nous là ? Je ne sais pas, je ne suis plus sûr de rien, j'ai l'impression d'ignorer tellement de choses.

Elle m'a demandé : « Pour quelles raisons Al-Qa'ida prend-elle autant d'importance entre l'Orient et l'Occident ? Pourquoi ces terroristes-là seraient-ils plus dangereux que les autres ? Et pour quelle raison cite-t-on son nom derrière n'importe lequel des attentats islamistes, partout dans le monde ? Et ces jeunes populations arabes à la merci de dirigeants qui ont renoncé à tout sauf à leur train de vie, pourquoi ne pas les avoir aidées, dans leur pays, à sortir de ce cadre de vie contrôlé par des chefs religieux radicaux, hein ? On ne pouvait pas se douter qu'elles se retourneraient tôt ou tard contre nous ? »

Je n'ai pas eu le courage de répondre. Pas aujourd'hui. Oui, j'ai goûté un fameux chèvre du mont Ventoux. En même temps des éclats d'anciennes discussions enflammées tenues à Sanaa, à Beyrouth ou à Khartoum ont jailli de ma mémoire. J'aurais voulu lui répondre de manière concise, sans transformer

nos agapes en une conférence géopolitique aux accents funestes. Comment retranscrire les réalités dont je suis le voyeur ; je voudrais les placer sous les grands néons aveuglants d'un bivouac fait de deux blocs de béton et de torchis sur la route cabossée de Port-Soudan (un endroit sans adresse, croisé en pleine nuit, où jamais une lumière ne m'est apparue aussi crue). Difficile entre amis de dissimuler son écœurement, mais impossible *a contrario*, comme tout à l'heure, de gâcher un si voluptueux après-midi.

Al-Qa'ida : une mouvance dépourvue de logique, une marque de fabrique reprise par des fanatiques sans aucun lien entre eux, du Maghreb à l'Indonésie ? Non, sûrement pas. Une organisation terroriste ? Pas seulement. Trop réducteur. Al-Qa'ida, c'est surtout la branche militaire structurée d'un élan politique disséminé.

Pourquoi d'abord ne pas reconnaître sa caractéristique militaire, ne pas en débattre, ici, en Europe ou aux États-Unis, pourquoi masquer cette réalité fondamentale ? Pourquoi la plupart des responsables sécuritaires feignent-ils encore d'ignorer qu'Al-Qa'ida est parvenu à réaliser la plus terrible des alliances, selon le modèle de l'*ikhwan* – c'est-à-dire celui de la confrérie de guerriers, une organisation en grappe fonctionnant à partir de liens tribaux, à la base de toute l'histoire de la stratégie militaire